

RIZZUTO

L'ASCENSION ET LA CHUTE D'UN PARRAIN

Traduit de l'anglais (Canada)
par Jean-Louis Morgan

e² Éditions
au
Carré



Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Traduction :

JEAN-LOUIS MORGAN

Maquette de la couverture :

NATHALIE GIGNAC

Mise en pages :

ÉDISCRIPT ENR.

Correction :

ÉLYSE-ANDRÉE HÉROUX



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

Les Éditions au Carré remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication. Nous remercions la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec

à notre programme de publication. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2008
pour l'édition française au Canada
Dépôt légal :
1^{er} trimestre 2008
ISBN 978-2-923335-15-5

DISTRIBUTION

Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7

Téléphone : 1 800 363-2864

Télécopieur : 1 800 361-8088

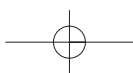
prologue@prologue.ca

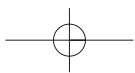
www.prologue.ca



TABLE

Prologue	13
Chapitres	21-469
Épilogue	471
Principales sources et références	479
Remerciements.....	493
Index.....	495

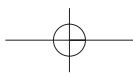


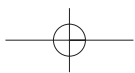




En souvenir de ma mère
Elsie Mae Lamothe (4 décembre 1919 — 20 mars 2006)
L.L.

À la mémoire de mon grand-père
H.G. Humphreys (12 mars 1905 — 19 juin 2001)
A.H.





Q: Combien y a-t-il, à New York, de familles appartenant au crime organisé ?

R: Cinq.

Q: Quels sont les noms de ces familles ?

R: Lucchese, Gambino, Colombo et les Genovese.

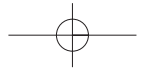
Q: Et qui est la cinquième famille ?

R: C'est nous, la famille Bonanno.

— *Témoignage de Salvatore Vitale, dit « Le beau », ancien second de la famille Bonanno, lors d'une audience au palais de justice des États-Unis, à Brooklyn, État de New York, le 28 juin 2004.*

La ville de Montréal a été la ville tremplin qui a permis l'accès aux États-Unis au cours des 25 dernières années. Celui qui en détient la clef atteint le sommet. La famille Rizzuto a pu s'établir comme le pont entre les mafias européennes et américaine, offrant ainsi un gage de prospérité pour tous.

— *Déclaration faite en 2006 par un enquêteur antimafia des Carabinieri, l'unité de police fédérale italienne.*



PROLOGUE

BROOKLYN, 5 MAI 1981

« Que personne ne bouge ! C'est un hold-up ! »

Ces mots, prononcés par Vito Rizzuto, étaient très clairs, malgré le passe-montagne en laine qu'il portait sur son visage en lame de couteau, et qui étouffait le son de ses paroles. Ce jour-là, Vito Rizzuto, un Sicilien de 35 ans domicilié à Montréal, s'encanaillait à New York. Fils d'un influent mafioso, il avait plutôt l'habitude de recevoir des manifestations de respect au Canada et en Sicile, ou de se reposer sur la côte du Venezuela où sa famille contrôlait un important trafic de drogue. Mais le 5 mai 1981, Vito se trouvait dans le placard d'un minable club privé de Brooklyn, d'où il s'éjecta en trombe, brandissant un pistolet et hurlant « les mains en l'air » d'une voix forte.

L'apparition soudaine de Vito et de trois de ses comparses, encagoulés et armés, mit abruptement fin aux bavardages d'un groupe d'hommes bien vêtus à l'allure imposante. Ils levèrent les yeux en direction des cagouleurs. Ces derniers se trouvaient en face des chefs de la famille Bonanno, un des clans les plus puissants et certainement le plus légendaire parmi les cinq célèbres familles mafieuses de la ville de New York. Ces familles contrôlent, à elles cinq, la majeure partie de la pègre du continent américain. Joseph Massino était un des capitaines les plus haut gradés de la famille Bonanno. Il avait reçu le surnom de « Big Joey » de la part de ses partenaires dans le crime, surnom qui, au départ, se voulait un clin d'œil à sa corpulence, et qui symbolisa ensuite la position de force qu'il occupait au sein de l'état-major. Joseph Massino, donc, avait convoqué pour une « réunion administrative » les chefs de la famille Bonanno, qui travaillaient tous sous la bannière de la famille et dont chacun possédait son propre réseau de malfaiteurs. L'unique sujet prévu à l'ordre du jour était le rétablissement de la paix, car les tensions entre les divers segments de la famille étaient passées d'un mépris voilé à une hostilité non dissimulée, plaçant les parties en cause à deux doigts d'une lutte ouverte.

Parmi les gens présents au club se trouvaient trois capitaines très influents, qui représentaient le noyau de l'opposition à Joseph Massino :

Alphonse «Sonny Red» Indelicato, Dominick «Big Trinny» Trinchera et Philip «Philly Lucky» Giaccone. Ils semblaient très mal à l'aise, et les autres malfrats qui les entouraient parurent à ce moment tout aussi inconfortables.

Un peu plus tôt, avant que les invités eurent commencé à entrer au compte-gouttes dans le club privé de Brooklyn, qui comptait deux étages, Vito Rizzuto était arrivé pour mettre la touche finale à ses macabres préparatifs en compagnie de Massino et de Salvatore Vitale, un membre de la pègre new-yorkaise à l'allure élancée qui avait pour surnom «Good Looking Sal» — «Le beau». Vitale, à cette époque, n'agissait au sein du milieu qu'à titre de simple associé. Il atteindrait pourtant le rang de deuxième personnalité la plus importante de la Mafia. Il avait présumément amené avec lui de Montréal deux de ses proches amis du milieu, Emanuele Ragusa, dont le fils allait épouser un peu plus tard la fille de Vito, et un vieux mafioso que des informateurs identifièrent par la suite comme étant «The Old Timer» — «le Vieux de la vieille» —, qui faisait certainement partie de la famille de Rizzuto et avait des liens avec la mafia new-yorkaise.

Le club était petit et sa disposition, des plus simples. Lorsqu'il s'agissait de réunions de ce genre, les membres du milieu favorisaient le fonctionnel au détriment de l'opulence. Il fallait descendre quelques marches pour accéder à la porte d'entrée. Une fois à l'intérieur, les invités devaient traverser un étroit vestibule pour ensuite pénétrer dans une pièce dénuée de toute décoration. Il y avait un vestiaire sur un de ses côtés, et un escalier conduisait à une pièce officiellement réservée aux réunions, mais qui, dans les faits, abritait principalement un club de jeu assez modeste, composé des membres propriétaires du club, dont Salvatore «Sammy Bull» Gravano, qui allait devenir le chef en second de la famille Gambino sous la direction de John «The Teflon Don» Gotti et, plus tard, un des renégats de la Mafia les plus célèbres.

«Dès l'instant où j'ai mis les pieds au club, dans le vestibule, on a donné des pistolets à Vito, Emanuele et le Vieux de la vieille. Ils ont ensuite reçu l'ordre d'enfiler des cagoules de ski qui avaient été entreposées dans un placard du vestibule», a déclaré Vitale par la suite. Vito et Ragusa prirent les pistolets et furent désignés comme ceux qui tireraient les premiers. Vitale reçut une mitrailleuse d'assaut, qu'il baptisa familièrement son «pistolet graisseur» parce que ce type de flingue déchargeait automatiquement sa cargaison de ferraille; le Vieux choisit une arme qui convenait à son époque, c'est-à-dire un fusil à canon tronçonné. Vitale, en jouant avec son nouveau jouet, appuya accidentellement sur la gâchette, disséminant ainsi des balles à travers le club.

PROLOGUE

15

«Hé! Ne tirez pas inutilement, le réprimanda Massino. Je n'ai pas envie de voir le club devenir un champ de tir...» Comme quoi les gangsters, eux aussi, peuvent avoir la frousse.

«Nous étions donc tous dans le placard et nos armes étaient prêtes. Nous sommes restés en attendant que la sonnerie de la porte d'entrée se fasse entendre, a encore déclaré Vitale. Nous avons entrebâillé la porte du placard pour voir ce qui se passait.»

Le bruit de la sonnette de la porte d'entrée annonça l'arrivée des premiers invités.

Vito s'accroupit pour avoir un meilleur coup d'œil sur ce qui se passait. Parmi la foule des invités qui augmentait et le bruit des discussions d'hommes habitués au commandement, Vito ne surveillait qu'une seule personne, Gerlando Sciascia, un compatriote sicilien, ami de longue date de la famille Rizzuto. Sciascia était facilement reconnaissable grâce à son épaisse chevelure argentée qu'il peignait vers l'arrière pour dégager son front, ce qui lui donnait un style qu'auraient pu envier tous les vieux bellâtres de Hollywood. Toutes les personnes présentes connaissaient Sciascia. Les Américains le surnommaient «Georges le Canadien» parce qu'il représentait Montréal à New York, alors que les Canadiens l'appelaient tout simplement «Georges».

Respirant profondément sous sa cagoule, Vito attendait le signal secret qui lui indiquerait le bon moment pour sortir du placard, un signal qui arriva quand Sciascia passa lentement sa main droite sur sa chevelure argentée.

Ce mouvement tout simple de Sciascia lissant ses cheveux allait provoquer le chaos à l'intérieur du club. Il ne s'agissait pas du tout d'un vol à main armée, comme le laisserait supposer l'avertissement lancé par Vito en affrontant les gangsters. Rien ne serait pris, sinon la vie de trois personnes ainsi que les droits d'accession à un trône convoité du monde de la pègre.

«Vito a été le premier», a déclaré Vitale, qui fut le dernier à sortir de la cachette. Vitale et le Vieux se précipitèrent pour bloquer la porte d'entrée du club pendant que Vito et Ragusa braquaient leurs armes sur les invités.

Big Trinny, l'un des capitaines rebelles, sembla être le premier à se rendre compte qu'ils étaient piégés. Il balança en hurlant les quelque 140 kilos de sa carcasse massive contre Vito. Ce dernier réagit immédiatement en tirant, ce qui fit de Big Trinny la première victime. Le corps continua sur sa lancée, tandis que d'autres balles l'atteignaient. Philly Lucky fit mine de se rendre et se colla contre le mur, les mains en l'air. Mais ce geste de soumission fut inutile. Farcé de balles, il tomba à terre; on constata plus tard que sa mort fut causée par de nombreuses blessures à la tête et à la poitrine.



Tentant de fuir, Sonny Red tourna les talons de ses bottes de cowboy brunes. Le t-shirt orange qu'il portait ce jour-là faisait de lui une cible facile. Une balle toucha son dos, pénétra sa colonne vertébrale et ressortit par sa poitrine. Un deuxième projectile l'atteignit au côté gauche et glissa le long de sa poitrine avant de ressortir du côté opposé. Sa cadence ralentie, la balle de calibre .38 se logea dans les replis ensanglantés du t-shirt sans même en percer l'étoffe. Sonny Red s'écroula. Sciascia, qui n'avait qu'une seule envie, celle de se joindre à l'échauffourée, dégaina le pistolet qu'il avait rangé dans la ceinture de son pantalon et mit en joue son collègue qui luttait pour sa survie. Il fit feu et l'atteignit à l'oreille gauche. La balle traversa la tête de Sonny Red et ressortit par sa joue droite, continua son chemin, effleura son épaule droite et termina sa course dans le plancher. La rébellion avait été matée.

Tous les survivants, à l'exception de Massino et de Vitale, se précipitèrent à l'extérieur du club dès que les tirs se furent arrêtés.

«La seule personne à rester dans la pièce, en dehors des trois macchabées étendus par terre, a été Joseph Massino, a raconté Vitale d'un ton surpris lorsqu'il s'est remémoré la scène. Tous les autres étaient partis.»

•

L'avenir ne se montra pas spécialement tendre envers les personnes qui furent impliquées dans l'assassinat des trois capitaines, un acte qui, par la suite, entra dans la légende populaire, fut à la source d'un grand nombre de procès et d'enquêtes policières, et fut immortalisé avec maestria dans le film hollywoodien *Donnie Brasco*. Des témoins et des participants décrivirent le carnage qui eut lieu cette nuit-là dans le club au cours d'un procès qui se déroula en 2004 à Brooklyn. Les autres personnes impliquées admirent leur culpabilité et furent condamnées, principalement à la suite de ces témoignages.

Plusieurs des personnalités impliquées dans cette affaire allaient être emprisonnées. D'autres allaient rompre le vœu sacré de l'omerta, le serment de silence de la Mafia, et coopérer avec des agents du gouvernement, ce qui devait avoir des conséquences très importantes. D'autres, encore, seraient éliminées lors de guerres de gangs. L'une d'entre elles allait perdre la vie dans l'écrasement d'un avion, et une autre, mourir dans des circonstances des plus inhabituelles : on découvrit l'homme pendu face à son fils, pendu lui aussi — on conclut officiellement au suicide collectif. Tous, l'un après l'autre, allaient tomber, soit parce qu'ils se retrouveraient du mauvais côté d'un pistolet, sous le couperet d'une condamnation ou bien victimes d'un incident imprévu. Tous sauf un.

Vito Rizzuto semblait être le dernier des Mohicans.

PROLOGUE

17

« Le facteur significatif en relation avec ces meurtres fut le soupçon que Vito Rizzuto, le fils de Nick Rizzuto, y était impliqué. » Telle fut la conclusion d'un rapport confidentiel du FBI datant de 1985. Il s'agissait d'un rapport prescient, car il avait été écrit 20 ans avant que des informateurs eussent finalement comblé les lacunes dans les informations que détenaient les autorités sur ces meurtres mystérieux. Le même rapport souligne avec étonnement que la famille Rizzuto occupait un rôle central dans l'organisation de la criminalité en Amérique, en Italie, au Canada, au Mexique, au Brésil, au Venezuela, en France et en Suisse, et que Vito, ainsi que son père, entretenaient des relations privilégiées avec quelques-uns des barons de la drogue les plus importants au monde. Des enquêtes plus récentes ont permis d'ajouter la Chine, l'Arabie saoudite, Cuba, Haïti, le Belize, les Bahamas, Aruba, la République dominicaine et le Panama à la liste des pays entretenant des relations d'intérêts privilégiés avec la famille. Il y a 20 ans, des agents du FBI ont écrit, dans un rapport qui devait sonner l'alarme, que Vito, l'un des obscurs membres de la pègre dont le quartier général se trouvait au Canada, ne se contentait pas de s'occuper des affaires délicates de la famille Bonanno. Il faisait également preuve d'autorité, d'autonomie et d'impunité à travers le monde. En observant les gangsters issus du milieu local qui œuvraient sur leur propre terrain — somme toute restreint —, ceux avec lesquels les autorités new-yorkaises avaient l'habitude de traiter, on comprend aisément que l'étendue et les interconnexions de l'organisation Rizzuto avaient de quoi dérouter les enquêteurs les plus chevronnés.

La Filière canadienne avait été établie. La Sixième Famille avait émergé dans un crescendo assourdissant, depuis ce jour de 1981 où les murs du club de Brooklyn furent maculés de sang.

Le milieu new-yorkais venait d'avoir un avant-goût de l'envergure du gangster qui allait bientôt éclipser ses chefs.

•

Il s'agit ici de l'histoire d'une guerre, d'une famille et d'un homme. Cette histoire nous raconte la violente lutte qui fut engagée, avec pour enjeu cet inestimable fleuron du crime organisé : le marché de la drogue new-yorkais. Ce récit relate en même temps l'histoire cachée d'une famille qui combattit à la guerre et remporta la victoire. Enfin, il s'agit de l'histoire de l'homme qui dirigea cette famille, et de sa façon d'opérer une entreprise qui fut d'abord une organisation à petite échelle dans la campagne sicilienne, pour ensuite devenir une corporation géante basée en Amérique du Nord, et dont les ramifications s'étendraient aux quatre coins du monde.



Vito Rizzuto a plusieurs cordes à son arc. Il est le produit d'une famille puissante vivant dans un âpre pays. Si l'on omettait la drogue et les meurtres, l'histoire de la Sixième Famille serait celle d'un succès, d'une réussite, de l'ambition et de la persévérance, une histoire de tradition, de culture, d'amour et de haine. Il est cependant impossible de raconter l'histoire de cette famille sans y inclure les grandes quantités de drogue dont elle fit commerce et les nombreux meurtres qui lui furent attribués, car la vaste organisation que la Sixième Famille avait construite, développée et assidûment protégée était une franchise pour le trafic de narcotics : l'héroïne d'abord, puis la cocaïne, le haschisch, l'ecstasy — enfin, tout ce que le marché réclamait, tout ce qui pouvait être synonyme de profit. Ce livre ne se veut pas le récit sordide de la vie quotidienne d'un gangster, mais plutôt un examen minutieux et impérissable de cette dynastie du crime qui a élevé le nom Rizzuto au rang de patronyme le plus notoire du monde interlope canadien.

La Sixième Famille est une famille réelle tout autant qu'une entreprise. Lorsque l'on examine avec soin les relations entre les principaux personnages qui la composent, on s'aperçoit aussitôt qu'il s'agit de liens de sang et de liens matrimoniaux. Cet état de choses est partie intégrante de la façon de fonctionner de ce groupement. La famille croît lentement et précautionneusement. Souvent, les nouveaux membres qui y sont agréés sont des acolytes, ou encore un enfant ou descendant d'un autre membre clé auquel se lie, par le mariage, l'un des héritiers, ce qui suggère que la *famiglia* préserve son caractère insulaire et que sa croissance se déroule selon un plan défini. Le résultat en est un arbre généalogique dont les racines et les nombreuses branches ressemblent pratiquement en tout point aux réseaux que les policiers réussirent à identifier. Il s'agit d'ailleurs d'un trait de caractère qui la distingue des cinq familles de New York qui, pour leur part, exercent leur recrutement parmi les truands locaux et les rétribuent grassement pour leurs services, un échange matériel qui n'a jamais été le moyen idéal d'assurer la loyauté des gens.

La Sixième Famille ne se désigne pas elle-même comme telle. Cette appellation lui a été attribuée par les auteurs du présent ouvrage pour décrire le réseau des clans qui se sont greffés autour de l'organisation Rizzuto et pour souligner les liens étroits qui existent entre ses membres et la place qu'ils occupent, dans le crime organisé, aux côtés des cinq familles mafieuses de la ville de New York.

La Sixième Famille est un mélange de capitalisme pur et simple et de globalisation mondiale, tempérés par la loyauté et par une connaissance du crime organisé datant de plus d'un siècle, bien que les liens entre les différents membres soient davantage des liens personnels

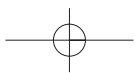
PROLOGUE

19

que le produit des rituels archaïques propres à la Mafia. La Sixième Famille représente un réseau étroit de clans qui, tous, font le trafic de la drogue. Elle ne maintient pas une base en Italie, ni ne recherche son profit dans les rues de New York, comme le font les familles traditionnelles de la Mafia. Le monde, qu'elle considère comme son domaine privé, est son marché.

Les New-Yorkais se souviennent des gangsters pittoresques comme John Gotti, Chicago reste fidèle aux légendes concernant Al Capone, et Montréal se souvient encore de son ancien parrain, Vic Cotroni. Mais la Sixième Famille peut se vanter que le monde lui appartient.

Nous avons pu reconstruire la scène suivante grâce au témoignage d'un ancien membre de la famille Bonanno, à des rapports du FBI et à des documents appuyant la demande du gouvernement des États-Unis d'extrader Vito Rizzuto.



CHAPITRE 1

PROVINCE D'AGRIGENTE, SICILE, 2006

Une route étroite et sinueuse découpe les collines calcaires du sud de la Sicile et traverse, vers le nord, Montallegro et l'autoroute qui relie les villes d'Agrigente et de Trapani. La route en lacets qui gravit les collines jusqu'à 200 mètres d'altitude, à 10 kilomètres au nord, nous fait découvrir des panoramas inondés de soleil, de part et d'autre de la route. Des broussailles et des bouquets de hautes herbes vertes saillent de la terre empoussiérée pour aller s'accrocher aux sommets pierreux des collines. Une ferme, par-delà des vignobles et des vergers obtenus au prix d'un dur labeur — pistachiers, oliviers, amandiers —, constelle occasionnellement le paysage.

Enchanteurs, paisibles, rustiques, autant d'adjectifs peuvent décrire ces paysages du Vieux Continent. Sur une carte, Cattolica Eraclea ressemble à n'importe lequel des centaines de hauts villages dont est saupoudrée la Sicile. Aux limites de l'agglomération, à l'endroit où la route s'aplanit, un panneau apparaît. Il offre, en trois langues, l'hospitalité aux visiteurs : *Benvenuti*, *Willkommen* et *Welcome*. On y trouve aussi les adresses et les numéros de téléphone des Carabinieri, la police fédérale, et de la Polizia Municipale, les autorités locales.

Dans un tournant, sur un terre-plein central, se trouve un panneau de signalisation qui nous indique le nom du village. Il est rouillé, criblé de trous et couvert de graffitis, ce qui suggère un certain malaise. L'absence de grues et d'échafaudages parmi les hautes maisons aux toits de tuiles rouges renforce cette impression ; leur présence indique normalement de nouvelles constructions et des rénovations aux maisons dans la plupart des villes siciliennes. La quantité impressionnante d'automobiles de luxe neuves qui circulent à l'intérieur des rues étroites — les BMW étant les préférées, tout juste devant les Alfa Romeo — nous détrompe toutefois, lorsque nous nous prenons à songer que Cattolica Eraclea est un village miteux, sans possibilités d'avenir.

Les petites villes siciliennes sont réputées pour accueillir à bras ouverts les enfants et les petits-enfants de ceux qui ont émigré en



Amérique du Nord, venus faire un pèlerinage aux sources sur le Vieux Continent afin de découvrir leurs racines et de rendre hommage aux parents inconnus enterrés dans le cimetière local — en termes siciliens, pour respecter la tradition du *sangu de me sangu*, c'est-à-dire «sang de mon sang». Et pourtant, si on se trouve à Cattolica Eraclea et qu'on demande à un passant à quand remonte la construction de l'église ou bien où se trouve le cimetière, il est rare que l'on reçoive une réponse accompagnée d'un sourire et d'un monologue étourdissant à propos des charmes bucoliques de la bourgade. En dépit du panneau accueillant à l'entrée de celle-ci, les réponses fournies aux étrangers sont précises et laconiques. On n'entend aucune des questions habituelles concernant la famille émigrée et son lieu actuel de résidence, et on est à peu près certain de se retrouver suivi par un homme à la mine patibulaire au volant d'une BMW et de croiser ce quidam plusieurs fois sur son chemin pendant qu'on visite le cimetière. L'inquiétant personnage ne laissera un étranger quitter son champ de vision que lorsqu'il aura franchi les limites de la ville.

Cette atmosphère chargée de soupçons a sans doute pour origine le simple fait que Cattolica Eraclea, ainsi que la province d'Agrigente qui l'entoure, ont vu naître au fil des décennies certains des clans les plus féroces à jamais œuvrer dans le domaine du trafic de drogue.

Cattolica Eraclea est une petite ville d'environ 6 000 habitants située dans la province d'Agrigente. Il est intéressant de constater que les deux autoroutes et la ligne de chemin de fer qui relient les villes de Palerme et d'Agrigente semblent l'éviter. Il s'agit là d'infrastructures qui paraissent avoir fait tout ce qui était possible pour contourner ce coin de pays. Pour cette raison, et parce qu'on n'y retrouve aucun hôtel, les touristes y sont fort rares. On a vraiment l'impression que ses habitants ne souhaitent qu'une chose : qu'on les laisse tranquilles. Cela ne signifie pas que la bourgade soit dénuée de charme. Par exemple, le vieil hôtel de ville, le palais Borsellino, construit en 1764, la tour de l'horloge ainsi que le Palazzo Municipale, un édifice de taille imposante, témoignage de l'architecture de l'époque fasciste, sont de petites merveilles. L'église paroissiale de Cattolica Eraclea, consacrée au Saint-Esprit, n'est pas non plus dépourvue d'attraits. Elle possède un haut clocher, et une double rangée de colonnes en pierres encadre son portail.

Une autre église remarquable est la Chiesa della Madonna del Rosario — ou Notre-Dame du Rosaire. Qu'un si petit village compte autant de lieux de culte témoigne des racines religieuses d'une ville dont le toponyme (*Cattolica* signifie «catholique» en italien) rappelle évidemment la foi. L'imposante façade de pierre de la Chiesa della Madonna est percée d'une rosace représentant la Vierge Marie priant auprès de l'Enfant Jésus. Construite en 1638, l'église est surmontée

d'un clocher ouvert comprenant trois cloches. Après son majestueux aspect extérieur, nous découvrons, à l'intérieur, une nef très lumineuse où des rangées de bancs de bois mènent vers une abside ensoleillée et un autel finement sculpté. La population fréquente toujours cette vénérable église qui jette son ombre tutélaire sur la Via Ospedale, une rue étroite près du centre-ville.

C'est parmi les modestes maisons bordant la Via Ospedale, une rue courte, en cul-de-sac, que le noyau de la Sixième Famille a pris forme. C'est dans une de ces maisons qu'est né Nicolò Rizzuto, le 18 février 1924 ; c'est aussi là qu'il s'est marié et que son premier enfant, un fils, a vu le jour. Né le 21 février 1946, le cher *bambino* allait être baptisé Vito, en l'honneur du père de Nicolò, que le nouveau-né ne devait d'ailleurs jamais connaître, un homme qui avait non seulement donné la vie à son père, mais qui lui avait également transmis une lourde hérédité criminelle.

Le père de Nicolò, Vito, est né, quant à lui, le 12 avril 1901, fils de Nicolò Rizzuto et de Giuseppa Marra, et a grandi à Cattolica Eraclea. C'est ainsi que les prénoms se transmettaient de génération en génération, le Vito Rizzuto d'aujourd'hui étant le fils de Nicolò, lui-même fils d'un Vito et petit-fils d'un Nicolò. Mais les prénoms n'étaient pas la seule chose que ces hommes avaient en commun ; depuis des générations, l'envie de gagner le Nouveau Monde les avait tous taraudés de la même façon.

CATTOLICA ERACLEA, SICILE, 1924

Le Vito Rizzuto de l'ancienne génération décida de quitter Cattolica Eraclea en 1924. C'était un homme grand et mince aux réflexes affûtés. Cheveux châains, yeux bruns, il présentait une forte mâchoire et portait une légère cicatrice sur le côté gauche du front..

Il avait emménagé dans une maison de la Via Ospedale en 1919, quelques mois après la fin de la Première Guerre mondiale. Il semble qu'il ait, durant un certain temps, servi sous les drapeaux après la guerre. Même à cette époque, il n'avait pu contenir ses pulsions délinquantes, puisque le 23 juin 1923, il fut condamné par le tribunal militaire de Rome à deux mois d'emprisonnement pour vol. Le 9 mars 1923, à l'âge de 22 ans, il avait épousé Maria Renda, une amie de sa parenté et une voisine de trois ans son aînée. Dix mois avant qu'il ne quitte la Sicile, qu'il ne devait jamais revoir, son épouse mit au monde leur premier enfant, Nicolò.

Le Vito de cette époque a sans nul doute laissé sa jeune famille derrière lui dans la tristesse et l'incertitude, mais le couple pouvait compter sur le soutien de la *famiglia*. Maria Renda et bébé Nicolò habitaient la même rue, peut-être la même maison que les parents



Rizzuto. Maria savait que son mari quittait la Sicile accompagné de son frère, Calogero Renda. Ce dernier était plus jeune d'un an et mesurait cinq centimètres de moins que Rizzuto, qui faisait 1 m 67. Avec son teint plus foncé et son grain de beauté sur la joue gauche, Calogero donnait l'impression, dans le contexte d'alors, d'être un homme prospère. Il portait des vêtements à la mode et jouissait de la possibilité de voyager à travers le monde. Le 1^{er} février 1923, la police d'Agrigente avait délivré à son attention un passeport (n° 126/241107) lui permettant de se rendre à Buenos Aires, en Argentine. Calogero vivait aussi à Cattolica Eraclea sur la Via Ospedale, avec sa mère, Graziella Spinella. En 1924, son père, Paolo Renda, était déjà mort.

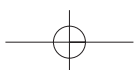
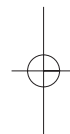
Vito Rizzuto et Calogero Renda avaient préparé leur départ à une époque plutôt mouvementée de l'histoire italienne. Le leader fasciste Benito Mussolini s'employait alors à faire tourner à son propre avantage la crise provoquée par le meurtre du député socialiste Giacomo Matteotti, son rival le plus puissant. Les troubles qui suivirent cet assassinat politique par les fascistes eurent pour résultat d'affaiblir temporairement Mussolini et, pendant quelques mois, on douta de la possibilité qu'il conservât le pouvoir. En décembre, il promit de convoquer le parlement après Noël pour discuter de réformes électorales. Le Nouvel An arrivé, Mussolini refusa de parlementer et s'empara du pouvoir pour devenir dictateur de l'Italie.

C'est dans ce climat d'incertitude politique que Rizzuto, Renda et quatre amis intimes planifièrent leur départ et se dirigèrent vers Rome, en décembre 1924. Ils passèrent la frontière française puis, une fois arrivés à Boulogne-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais, les six amis achetèrent des billets de troisième classe pour se rendre en Amérique. Il s'agissait d'un itinéraire sinueux ressemblant davantage à un circuit touristique qu'à une traversée d'émigrants. Le SS *Edam* avait appareillé de Rotterdam, son port d'attache en Hollande, et mouillé à Boulogne-sur-Mer le 14 décembre 1924 pour y prendre Rizzuto et ses amis, qui passèrent Noël et le jour de l'An en pleine mer. Le navire fit escale à Cuba le 5 janvier 1925, puis se rendit à Tampico, au Mexique, où il arriva le 16 janvier avant de cingler finalement vers l'Amérique du Nord.

Il s'agissait là d'un bien étrange parcours pour de simples manœuvres émigrant en Amérique, fraîchement issus de la Sicile rurale. Mais Rizzuto et Renda semblaient avoir entrepris ce voyage pour de bien curieuses raisons.

LA NOUVELLE-ORLÉANS, LE 19 JANVIER 1925

Lorsque le SS *Edam* entra dans le port de la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, les services d'immigration américains étaient beaucoup



plus préoccupés par deux passagers clandestins ayant réussi à s'embarquer à la Havane que par Vito Rizzuto et son entourage, qui soumièrent aux autorités les papiers et les visas idoines. Tandis que les États-Unis étaient de plus en plus conscients de l'arrivage continu et massif de nouveaux arrivants, les règles concernant les immigrants italiens avaient changé. Le 1^{er} juillet 1924, on avait établi un système de quotas qui limitait le nombre d'Italiens auxquels on permettait d'entrer en Amérique. Avant son départ, chaque ressortissant italien devait être muni d'un visa d'immigrant délivré par le Département d'État américain et conforme aux quotas établis.

Tandis que Vito Rizzuto faisait débarquer sa cohorte du *SS Edam*, l'inspecteur d'immigration J.W. McVey examina les visas émis en vertu des quotas ainsi que les papiers d'identité de chacun des Siciliens. Rizzuto se déclara « manœuvre », célibataire, fils de Nicolò, originaire de Cattolica Eraclea. Il déclara savoir lire et écrire l'italien et toucher pour la première fois le sol des États-Unis avec la ferme intention de devenir citoyen de ce pays. Tel que l'exigeaient les autorités, il déclara n'être ni polygame, ni anarchiste, ni décidé à renverser le gouvernement de l'Oncle Sam ; il déclara également n'avoir jamais fait de prison ni n'avoir été interné dans un asile d'aliénés, et n'être « ni estropié ni infirme ». Sain de corps et d'esprit, il avait en poche 40 \$ comptant pour s'établir. Il déclara que sa destination finale était la Nouvelle-Orléans, où il devait rejoindre son cousin, Pietro Marino.

Le suivant à se présenter devant l'inspecteur McVey fut Calogero Renda. Comme Rizzuto, il se décrivit lui-même comme un manœuvre éligible à l'immigration et prêt à devenir un bon citoyen américain. Il indiqua que sa mère était sa plus proche parente vivante et qu'il avait 35 \$ pour toute fortune, et, comme Rizzuto, manifesta l'intention de loger chez Pietro Marino, qu'il décrivit comme étant son oncle.

Quatre autres hommes accompagnaient Rizzuto : l'un d'eux venait aussi de Cattolica Eraclea, et les trois autres étaient originaires de la petite communauté de Siculiana, château fort de la Mafia, située à 20 kilomètres au sud de Cattolica Eraclea. Au plan social comme dans le domaine de la criminalité, les deux villes étaient étroitement liées, et les citoyens de chacune d'elles contribueraient plus tard à élever la Sixième Famille au rang de l'une des entreprises criminelles les plus prospères.

Mercurio Campisi déclina à son tour son identité. Ami des Rizzuto, il vivait dans la même rue qu'eux, Via Ospedale, à Cattolica Eraclea. Son père, Salvatore, était resté au pays. À 37 ans, Campisi était un voyageur expérimenté. Il avait vécu aux États-Unis de 1911 à 1915 et au début des années 1920. Son nom apparaît d'ailleurs à plusieurs reprises sur les documents de bord de navires et les papiers

d'immigration. On constate qu'il a maintes fois fait la navette entre la Sicile et les États-Unis. À l'insu des autorités de la Nouvelle-Orléans, il avait été arrêté l'année précédente pour avoir débarqué illégalement à New York. Campisi déclara qu'il avait 50 \$ sur lui et prévoyait rejoindre son oncle Alfonso Vaccarino à Seattle.

Le suivant était Francesco Giulia, 32 ans, de Siculiana. Les hommes de cette ville transportaient davantage d'argent que leurs compagnons de Cattolica Eraclea. Ainsi, Giulia, qui, comme Campisi, avait vécu à Detroit au début des années 1920, disposait de 75 \$. Il affirma que sa destination finale était la maison de son cousin, Sam Pira, à Los Angeles.

Giuseppe Sciortino, également de Siculiana, était le plus jeune de ces voyageurs. Il n'avait que 19 ans. Il indiqua que son père était son plus proche parent. Avec 70 \$ en poche, Sciortino se dirigeait également vers Los Angeles pour séjourner à la maison de son oncle, Giovanni Marino.

À 43 ans, Vincenzo Marino était le plus vieux passager du SS *Edam* et celui qui disposait, avec 90 \$, du plus gros portefeuille. Cet autre fils de Siculiana s'était allié à un clan très puissant de la Mafia en prenant pour épouse Giuseppina Caruana. Marino prétendit lui aussi qu'il se rendait chez Giovanni Marino, qu'il décrivit comme étant son cousin.

De tous ces immigrants, Francesco Giulia fut le seul dont l'histoire de l'immigration italienne ne garda pas de trace marquante. Les cinq autres personnages n'allaient pas tarder à révéler la vraie nature de leur intérêt pour le fabuleux continent nord-américain. Au fil des années, ils seraient tour à tour impliqués dans des affaires de trafic d'alcool, de fausse monnaie, d'incendie volontaire, de fraude, de parjure et de meurtre.

La Sixième Famille venait de poser le pied en Amérique.